

Le 4 août 1914, en début d'après-midi, cinq gendarmes belges sont pris au piège à proximité de l'actuelle place Reine Astrid à Visé. C'est là que nous retrouvons Marc Poelmans, un passionné d'histoire locale. Il nous montre le petit monument, accolé au bureau de poste, qui rappelle le souvenir de ces héros. Il nous explique qu'ils appartenaient à la brigade de Gemmenich et avaient battu en retraite jusqu'au centre de Visé après avoir constaté le passage des Allemands à la frontière (lire page 24). Deux de ces combattants de la première heure pris sous le feu de deux cents fantassins allemands furent tués : Auguste Bouko avait 51 ans, Jean-Pierre Thill était âgé de 31 ans. Les faits ont été décrits avec une certaine emphase par Laurent Lombard dans un ouvrage publié en 1936 ⁽¹⁾ : « A 13 h 15, cinq gendarmes belges, à vélo

5 GENDARMES CONTRE 200 ALLEMANDS

(...) entrent dans la ville dont le quartier nord paraît désert. Silencieux, ils passent, l'un après l'autre, devant le collège Saint-Hadelin. Leurs ombres se mêlent à celles des chênes qui bordent la route. A une centaine de mètres du carrefour, le premier lève les bras et pousse un cri. D'un même mouvement, les cinq hommes font halte. Les vélos sont prestement jetés sur l'accotement et chacun, d'un coup d'épaule, fait virer le fusil chargé qu'il porte en bandoulière. Devant eux, une fusillade éclate dans un fracas assourdissant. Des centaines de soldats gris, age-

nouillés, couchés, debout, braquent leur arme sur les cinq audacieux qui, au lieu de faire demi-tour, acceptent froidement cette lutte terrible et inégale. Scène poignante ! Un genou en terre, le commandant du petit groupe s'est crânement posté au milieu de la route et a poussé un cri, un rugissement qui domine le vacarme de la mousqueterie : « Vive le Roi ! Vive la Belgique ! »

» Tout autour de lui, ses hommes, agenouillés dans la poussière du chemin, se sont mis en position de tir. Sans se soucier des balles qui s'abattent en averses drues, ils se sont placés face aux tireurs ennemis, de façon que rien n'obstrue leur champ de vision. Leurs énormes bonnets à poils, assujettis par la jugulaire, leur donnent l'air farouche et redoutable de vieux grognards venus des lointains irréels de la légende. Calmement, ils épaulent, visent, pressent la gâchette,



Auguste Bouko et Jean Thill.



Passionné par l'histoire de Visé, Marc Poelmans se trouve sur la place où les gendarmes Bouko et Thill ont été tués au premier jour de la Grande Guerre. Un monument à côté de la poste - le bâtiment en briques rouges dans le haut de l'image - rend hommage à ces héros.

ouvrent et referment le verrou de leur Mauser. Devant eux, plus de deux cents fusils crépitent. Le Vieux Rempart de Visé et la prairie Leers qui s'étale à gauche du chemin sont hérissés de casques à pointe. Les balles allemandes passent en rafales, raclent la route, écorcent les arbres, arrachent des flocons de poussière rouge aux murs en briques de la maison Brouwers. L'abbé Goffin, directeur du collège Saint-Hadelin, attiré par le bruit de la fusillade, accourt. A peine a-t-il pu se rendre compte de l'effroyable combat où sont engagés les cinq gendarmes belges qu'il voit l'un d'eux tomber lourdement à la renverse. Le prêtre se précipite, se penche sur le moribond, le prend délicatement entre ses bras et sur sa pauvre figure déjà figée dans la pâleur de la mort, trace un grand signe de croix. Puis, se retournant vers les autres tireurs, il leur crie : « Dites votre acte de contrition, je vais vous donner l'absolution. »

» (...) Sur le bord de la route, debout, tête nue, indifférent à la mort qui le frôle, le prêtre lève les yeux au ciel, et lentement trace le signe de la rédemption sur ses quatre compatriotes : « Ego vos absolvo... » A ce moment, un cri perçant jaillit dans le vacarme. Le gendarme agenouillé près de la maison Brouwers vient de laisser choir son fusil. Du côté gauche de sa tunique, un jet de sang gicle et ruisselle en longues traînées rouges sur le mur de l'immeuble. Une balle lui a sectionné l'aorte. Le malheureux s'affaisse doucement, la face contre terre. Ils ne sont plus que trois (...) On dirait trois statues scellées dans le sol, n'étaient les mouvements prompts et nerveux des bras qui, après chaque coup, retirent le verrou du fusil et ajustent l'arme à hauteur de la joue droite. (...) Les Allemands, exaspérés par la folle témérité de ces trois adversaires qui semblent narguer leurs centaines de fusils, mettent une mitrailleuse en batterie ! Bientôt, un crépitements régulier domine le tohu-

bohu de la fusillade : tacatac... Une rafale atteint en plein ventre un des trois Belges. L'homme s'écroule, plié en deux, et se contorsionne dans la poussière du chemin, en poussant des hurlements de douleur. Peu après, un autre se rejette brusquement en arrière, s'abrite la tête de l'avant-bras droit comme pour esquiver un coup, lâche son fusil et s'affale, grièvement blessé. Le troisième brûle ses dernières cartouches, il va se relever lorsqu'une balle lui fracasse le genou et le cloue au sol. Alors seulement, la tragique empoignade prit fin (...) Les trois blessés, après de longs mois de traitement, se rétablirent et iront reprendre sur l'Yser. Tels furent les premiers de « Ceux de Liège ». Ils s'appelaient : Bouko, Thill, Noerdinger, Peiffer et Boulanger. Cet effort impuissant, mais sublime d'abnégation et d'héroïsme, préfigure, de façon saisissante, la résistance belge à l'invasion. » ■

⁽¹⁾ Laurent Lombard, « Ceux de Liège, Face à l'invasion », Ed. G. Leens, Verviers, 1936.